

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première, par Cédric Marty

Travail préparatoire : Hans Carossa

Carossa Hans, *Journal de guerre*, Paris, Grasset, coll. « Les Cahiers rouges », 1999 [1^{ère} éd. en 1924, Leipzig, Insel Verlag], 200 p.

Questions

1) Présentez le témoin en complétant la fiche ci-jointe.

Nom et prénom du témoin :

Âge en 1914 :

Situation familiale en 1914 :

Situation professionnelle avant-guerre :

Combattant ou non-combattant :

Occupe-t-il une fonction particulière (médecin, brancardier, etc.) ?

Le témoignage

Nature du **témoignage** :

Période rapportée :

Porte-t-il, en dehors de son témoignage, un intérêt particulier à l'écriture (romans, poésie, articles de journaux, etc.) avant ou après la guerre ?

2) Quelles sont les souffrances de la vie au front ? Montrez l'épuisement et la lassitude des combattants allemands en 1916.

3) Les officiers sont-ils respectés ?

4) Comment s'exerce la pression du groupe sur celui qui cherche à échapper à la violence du front.

Extraits

5 octobre 1916 : « Tous nous maudissons déjà ce prétendu repos avec sa nourriture chiche, ses inspections incessantes, ses exercices, ses appels, ses alertes, et les marques de respect que nous devons donner à des uniformes trop neufs. Beaucoup appellent déjà de tous leurs vœux la vie du front, plus rude et plus dangereuse mais plus digne et plus libre. »

9 octobre 1916 : « De la Somme vient un fracas de fin du Monde. Des milliers de coups de canon et de fusées éclairantes incendient le ciel. [...] La route est couverte de colonnes [d'hommes] qui se traînent. En tête vient l'infanterie prussienne, porteuse de mauvaises nouvelles : Maupas perdue, Péronne menacée. Elle se plaint de la médiocrité de l'appui

d'artillerie. Un officier déclare que sans l'activité incroyable de l'infanterie, le front n'aurait sûrement pas tenu. Les artilleurs prussiens suivent et confirment les nouvelles désastreuses. Ils déclament contre la déficience grave de l'infanterie et ne comprennent pas pourquoi nous rions de bon cœur lorsqu'ils affirment que le front ne tient plus que grâce à l'artillerie.

Des Français en long manteau sombre, les épaules frileusement serrées, s'en vont en captivité. Quelques-uns de nos jeunes lourdeaux s'approchent d'eux, rassemblent les rares mots français qu'ils connaissent et voudraient bien savoir ce qu'on mange là-bas en face, quelle est la solde, si la paix sera bientôt signée et d'autres choses semblables. Les étrangers ne paraissent pas comprendre, leurs pâles visages se durcissent, impénétrables sous la lune. Je ne m'étonne vraiment pas qu'ils ne répondent guère à la naïve affabilité de nos Allemands du sud, tels que je les vois, au milieu de leur pays dévasté... » (p. 14)

13 octobre 1916 : « vers le soir on nous a transporté à Aubigny-au-Bac dans un but inconnu. On a préparé lentement et minutieusement le départ. [... Le colonel s'agite, ordonne, veut tout faire lui-même et finit par retarder le départ du convoi...] le commandant de gare, excédé, menace avec insolence de faire partir le train dans cinq minutes, que nous soyons prêts ou non. [... Les soldats, qui se réjouissaient pourtant de l'agitation de leur chef, se mettent alors au travail pour lui...] il est notre camarade et sa misérable petite pèlerine d'un vert gris passé, raidie par les bavures des bougies de tant d'abris, souillée de toutes les boues de France et des Flandres nous inspire beaucoup plus de respect que le manteau d'apparat flambant neuf de M. le Lieutenant-colonel de gare. »

24 octobre 1916 : Pendant une marche, en direction des montagnes séparant la Transylvanie et la Roumanie, un homme crie « Halte » : « Les groupes hésitèrent, les uns voulant s'arrêter, les autres continuer. Bientôt on sut que ni le Commandant ni le Lieutenant Leverenz n'avaient donné l'ordre de faire halte. Un homme avait dû jeter le cri, un autre le répéter. [... l'incident ne s'arrête pas là, le chef exigeant de connaître le nom du coupable. Le silence se fait dans la troupe face à l'un des meilleurs officiers de la division, attaché à ses hommes...] En face de lui la troupe épuisée de fatigue, effrayée d'elle-même, soupçonnant pourtant qu'elle possède un droit mais un droit qui se détruirait en s'exprimant [...]. Si l'on cherche à voir clairement ce que signifie cet incident on sent que ce n'est que l'accès aigu d'un mal qui nous travaille depuis longtemps déjà. La guerre entre dans sa troisième année. Le soldat, souvent sans vocation, nourri maigrement, mal vêtu, mal chaussé, perd sa résistance nerveuse et sa discipline. Les officiers le savent et laissent, surtout les jeunes, beaucoup de choses aller à l'abandon, font mine de ne pas entendre des réflexions punissables, se disant qu'elles n'ont pas été pensées méchamment et que près de l'ennemi elles se tairont d'elles-mêmes... »

1er novembre 1916 : « La nuit devient froide. Peu à peu, chacun se rend compte qu'il n'est pas du tout équipé pour une campagne d'hiver en montagne. » Carossa s'endort. « Je me suis éveillé avec la sensation d'avoir les pieds morts, j'ai abandonné la tente et fait en battant la semelle le tour du campement. Plus tard quelques soldats sont arrivés avec les orteils réellement gelés. »

2 novembre 1916 « [...] Je vois dans la lunette une petite colline rocheuse couverte de beaucoup de broussailles et de quelques arbustes. Tout à coup je découvre un groupe entier de Roumains en train de construire un obstacle derrière un buisson de genévriers. Je vais avertir l'observateur lorsque je ressens une contrainte et je me tais. Je me trouvais pour la première fois devant le devoir de tuer, car l'ennemi qu'on épargne risque l'instant d'après de menacer les nôtres. Et pourtant, ces hommes, j'avais l'impression de les tenir dans ma main. J'en voyais un bourrer sa pipe, un autre boire son bidon. Ils étaient sûrs de n'avoir rien à craindre et tant qu'en effet je me tairais il ne leur arriverait rien. Situation étrange pour un homme qui n'est pas soldat et qui vit à peu près en paix avec lui-même... » Un vieux capitaine bosniaque arrive alors et concentre sur lui toute l'attention en rapportant des nouvelles de Vienne : « Il

paraît que la Hofburg à Vienne est assiégée jour et nuit par des foules affamées qui supplient l'Empereur de faire le premier pas pour la paix. »

4 novembre 1916 : le Commandant décide d'ouvrir un pot de confiture pour le déguster avec ses hommes mais il y trouve une souris morte. On lui propose alors d'en ouvrir une autre, ce qu'il refuse. Il étale la confiture sur du pain et, grimaçant, il se met à mâcher : « Nous voyant tressaillir, il épaissit la couche de confiture et expliqua d'un ton brusque et rapide que la souris avait du tomber la nuit dernière et qu'elle ne pouvait être encore en décomposition, que dans les villes d'Allemagne on mourrait de faim et que des milliers de mères seraient heureuses de pouvoir étaler cette marmelade sur le pain de leurs enfants. »

Plus tard, arrivé dans un nouveau secteur : « Soudain nous nous trouvons devant un mort et comme s'il nous avait ouvert les yeux, nous voyons maintenant que la forêt est pleine de cadavres. La plupart sont des Roumains, les Autrichiens ayant été ensevelis. Ils ont été abattus en rangs, autour des hauteurs de Lespedii. [...] On voit à leur équipement que leurs chefs comptaient sur une avance rapide. »

Un peu plus tard : « Nous sommes restés à observer par une petite éclaircie la hauteur de Lespedii que le bataillon doit attaquer pendant les prochaines journées. [...] et le lieutenant K. exprima mon propre sentiment lorsqu'il demanda s'il y avait une utilité tactique quelconque à sacrifier le sang allemand pour ces misérables masses de pierre. Au nom de Dieu qu'on les laisse donc aux Roumains ! L'officier d'ordonnance regarda le jeune camarade d'un air scandalisé [...]. Il lui expliqua ensuite qu'il ne s'agissait en aucune façon d'enlever des montagnes mais de maintenir ici des forces ennemies pour soulager les fronts allemands plus importants. »

14 novembre 1916 : trois cas de typhus sont découverts parmi les hommes : « Les poux, véhicules de la contagion, qui ne provoquaient encore il y a peu de temps que du dégoût et de l'amusement, se montrent peu à peu nos ennemis les plus diaboliques et les plus inattaquables. Depuis des mois ils nous torturent. Souvent c'est comme si la peau était enflammée par des milliers de petites piqûres. Ils nous troublaient le sommeil, mais maintenant ils cherchent à nous tuer. »

1er décembre 1916 : La colonne s'égare dans la nuit : « Par place nous pataugions dans l'eau qui entrainait avec des gargouillis dans nos bottes éculées. La 6^e compagnie se détacha de la colonne et s'égara dans une vallée affluente : au bout d'une demi-heure, la liaison était reprise par les cris des coureurs et des signaux lumineux. Une fatigue infinie pourrissait les âmes. Plus d'un se mit à rugir sa rage et son désespoir : « Donnez-nous au moins des bottes entières si vous voulez faire une guerre ! » murmura une voix. « Ceux qui continuent sont des clowns ! Je reste ! » brailla une autre. Les officiers ne s'inquiétaient pas de ces appels au désordre. Ils étaient eux-mêmes trop occupés de leurs souffrances. Ils savaient bien aussi que les crieurs suivraient quand même car il y a moins de fatigues et de dangers en effet pour celui qui quitte la colonne sans raison valable, mais de nouvelles souffrances plus déshonorantes commencent pour lui. »

4 décembre 1916 : après un dur combat, on amène à son abri un fantassin qui a perdu la raison : « Quelques uns croyaient qu'il simulait simplement pour essayer d'échapper enfin au service en campagne. Mais il n'est pas besoin d'être médecin pour constater que cette commotion est réelle. Son visage livide et anguleux exprime une angoisse infinie. Tantôt il cherche à échapper au sous-officier et tantôt se cramponne à son bras. A mon appel il s'arrête, souriant d'un air las, mais retombe aussitôt dans une extrême agitation. Soudain il se jette à genoux et, les mains jointes, me dit qu'il est bien assez malheureux [...]. Puis [...] sortant de sa poitrine un sachet, il y prend trois pièces d'or qu'il veut me donner pour que je ne le chasse pas vers l'ennemi. » Il finit par passer brancardier.

12 décembre 1916 : « En haut, pendant une courte halte sur un large champ de neige, un fantassin se fit porter malade, - une des recrues qui nous ont rejoints à Palanka. Pendant qu'il s'approche il doit essuyer les mots cruels des gens de sa section ; l'un d'eux fait mine de lui barrer la route et ne recule que sur mon ordre.

“J'ai attendu vingt-huit mois une permission”, s'écrie le vieux Lutz. - Je suis devenu gris et tordu à la guerre et toi tu veux te sauver dès le deuxième jour, poule mouillée ! ” Un autre raille : “Tiens bon, camarade, tiens bon.”

Le jeune homme, une petite figure d'enfant gâté sous un casque d'acier bien trop grand, explique, en pleurant presque, qu'il est engagé volontaire pour le front et qu'il reviendra aussitôt qu'il sera guéri mais qu'il n'en peut vraiment plus. On se moque de lui. Son souffle précipité lance une vapeur blanche dans le froid et ses yeux luisent de fièvre ; mais à cela les autres ne prennent plus garde. Exaspérés par la fatigue et leur destinée incertaine, ils haïssent comme un damné celui qui cherche à fuir l'enfer commun. »